

Lettres québécoises

La révolution québécoise des fils de Sartre : *Un parti pris anthropologique* de Paul Chamberland / *Un parti pris révolutionnaire* de Pierre Maheu / Paul Chamberland, *Un parti pris anthropologique*, Montréal, Parti pris, 1983, 328 p. / Pierre Maheu, *Un parti pris révolutionnaire*, Montréal, Parti pris, 1983, 312 p.

Réal Ouellet

Number 31, Fall 1983

URI: id.erudit.org/iderudit/39976ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

ISSN 0382-084X (print)
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, R. (1983). La révolution québécoise des fils de Sartre : *Un parti pris anthropologique* de Paul Chamberland / *Un parti pris révolutionnaire* de Pierre Maheu / Paul Chamberland, *Un parti pris anthropologique*, Montréal, Parti pris, 1983, 328 p. / Pierre Maheu, *Un parti pris révolutionnaire*, Montréal, Parti pris, 1983, 312 p.

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

La révolution québécoise des fils de Sartre:

Un parti pris anthropologique

de Paul Chamberland

Un parti pris révolutionnaire

de Pierre Maheu¹



Paul Chamberland



Pierre Maheu

...car une révolution est un acte paroxystique, dangereux comme un retour aux sources, une descente aux enfers, et nous avons besoin de nous connaître nous-mêmes et de connaître nos monstres avant de nous y attaquer. (Pierre Maheu, 1964)

Alors moi, j'aime mieux m'occuper d'autre chose. Et quand on me dit qu'il n'y a rien d'autre, je réponds que je ne vis que pour et par le rien d'autre. Utopie, étymologiquement, ça veut dire «nulle part». Je cherche à changer la vie, ma vie !...!. (Pierre Maheu, 1978)

...moi, ici, maintenant, toujours en exil, toujours impuissant à changer cette vie, toujours malheureux. Et par où donc fallait-il commencer? (Pierre Maheu, 1978)

En l'espace d'à peine six ans, de 1963 à 1968, *Parti pris* aura réussi à polariser les forces vives d'une génération d'intellectuels de moins de 30 ans, auxquels se sont joints à l'occasion des écrivains plus vieux de diverses tendances: Ferron, Aquin, Brault. Les trois grands thèmes de son crédo — indépendance du Québec, laïcisme, socialisme — ne sont pas neufs, loin de là; mais jamais ils n'auront été

défendus avec autant de panache. La lecture des classiques de la décolonisation — Berque, Fanon, Memmi — et des *Temps modernes*² leur permettra de relancer la question nationale sur de tout autres bases. Pour Chamberland et pour Maheu, la situation actuelle du Québec n'est intelligible que replacée dans le contexte colonial. Le groupe canadien-français «devint un peuple» au moment où il devint une minorité, après la conquête anglaise:

Collectivement, nous n'avons jamais connu la liberté; nous avons toujours été un peuple dépendant, colonisé. Nous n'avons jamais eu d'histoire: celle des autres nous en a tenu lieu. (Ch., p. 94)

De là, vient principalement notre aliénation. Vivre minoritaire, c'est voir son identité définie par l'autre, c'est se dévouer à l'autre au point «de faire exister une réalité essentiellement déterminée par lui» (Ch., 96).

Certes, et c'est la loi de l'histoire, le colonisateur nous a paralysés dans notre agir politique et économique: «nous avons été dépossédés de nos moyens d'agir sur le monde, coupés de nos voies

d'accès à la réalité, empêchés d'avoir une praxis créatrice, châtrés» (M., 121). Mais «le plus grand succès de l'autre c'est d'avoir réussi à nous imposer une présence tellement contraignante que nous l'avons assimilée pour en faire une moitié de notre surmoi collectif», «une partie vivante de notre être» qui dévore l'autre partie: ce faisant, «nous avons délivré l'autre de l'odieux, nous nous sommes faits nos propres bourreaux» (Ch., 98).

D'une part, donc, le «monde du père», celui «des objets durs, de la réalité objective, des réalisations concrètes», de l'efficacité, du risque; d'autre part, celui de l'immobilisme, du repli sur soi, du refus de se battre. Et comme si notre paysage intérieur n'était pas assez chargé de contraintes, il faut y ajouter encore celui des valeurs morales intangibles transmises par «notre Sainte Mère l'Église» et incarnées par des mères, non certes violentes, mais avaleuses:

L'autorité ne menace pas de nous frapper, mais de nous avaler; c'est une tradition: non pas des règles précises, mais une présence d'interdictions vagues et obscures, présence globale, englobante, maternelle. (M., p. 34)

Des mantes religieuses, pourrait-on dire, en forçant à peine l'image.

Un peuple ne peut vivre pareille dépendance s'il ne trouve des compensations matérielles ou imaginaires. Au plan matériel, le nomadisme forestier a pu constituer une échappatoire d'autant plus valorisante que la drave, par exemple, n'était pas sans risque. Au plan imaginaire, un double mythe rétrospectif et anticipatif: celui du passé glorieux et celui d'un messianisme aussi ambitieux que futile. Plutôt que de regarder en face notre malheur historique, nous avons fait de notre histoire une épopée peuplée de figures légendaires: Champlain, Dollard, Madeleine de Verchères... À défaut de faire nous-mêmes l'histoire dans le présent contre la domination anglo-saxonne, nous avons construit une généalogie de héros imaginaires dont la «grandeur mythique» «rayonnait jusqu'à nous»:

Nous pouvions vivre sans affolement le temps de l'échec de la honte et du suicide parce que toute grandeur nous avait été donnée une fois pour toutes: l'humiliation et l'asservissement présents ne pouvaient, par définition, ternir l'éclat de nos origines. Aucune bassesse, aucune mesquinerie, aucune dérobade ne pourraient nous faire déchoir de notre essence fixée une fois pour toutes. (Ch., 105)

À défaut de projet concret à réaliser, nous nous sommes donné une mission civilisatrice en terre d'Amérique: messianisme d'autant plus commode qu'il ne posait ni repères temporels ni limites spatiales à notre entreprise. Par nos projections imaginaires rétrospectives et anticipatrices nous aurons donc abandonné «le présent à l'Anglo-saxon».

Aussi longtemps qu'elle demeurait rurale, la société canadienne-française pouvait survivre en tablant sur l'humilité, la «fidélité au sol», la surnatalité, le respect de l'autorité établie; mais dès les débuts de l'urbanisation, la vieille idéologie agriculturiste cléricale se trouva en porte-à-faux par rapport à la réalité industrielle. Les élites continuaient à prêcher les anciennes valeurs, mais la population ouvrière se trouva sans défense dans un monde pour lequel elle n'était guère préparée. Alors qu'une nouvelle élite bourgeoise commence à se développer, à former un esprit de corps et à façonner une révolution tranquille par laquelle elle s'assure le pouvoir politique

Pierre Maheu

UN PARTI PRIS RÉVOLUTIONNAIRE



parti
pris

provincial, la collectivité ouvrière vit toujours la même aliénation: elle s'enlise dans le fatalisme et la résignation. À peine quelques sursauts de révolte anarchique et passagère: la conscription, l'émeute Maurice Richard. L'agressivité, détournée des combats réels, se retourne contre soi en auto-dénigrement ou se dilue dans une nouvelle forme de messianisme secrété par le système: restreignant désormais leur visée civilisatrice, les Canadiens français croieront former un «French power» qui infléchira la volonté de la majorité anglophone dans le sens des intérêts québécois. Sur la plan individuel, l'affirmation de soi se traduira par l'errance désabusée, l'identification au héros sportif, la fréquentation de la taverne («virilité honteuse qui ne s'affirme qu'en l'absence des femmes» (M., 33) ou la «consommation compensatoire et ostentatoire» (Ch., 134).

Mais pourquoi, se dira-t-on, une telle insistance sur nos faiblesses collectives, pourquoi cette recherche douloureuse de l'Oedipe québécois? Pour mâter les forces qui nous oppriment, nous devons d'abord identifier et terrasser en nous les monstres de l'aliénation coloniale (M., 30): alors seulement nous pourrions travailler à la transformation brutale de la réalité québécoise. Pour Maheu et Chamberland, la parole démystificatrice est action:

La parole, pour nous, a une fonction démystificatrice; elle nous servira à créer une vérité qui atteigne et transforme à la fois la réalité de notre société. (Présentation du premier numéro, oct. 1963, p. 2)

La fondation des éditions *Parti pris* verra à donner aux militants un instrument de travail.

Si l'analyse de l'aliénation coloniale ne semble guère poser de problème, il n'en va pas de même pour le comportement à adopter face à la bourgeoisie nationale au pouvoir. Faut-il s'en servir comme d'un cheval de Troie pour faire pénétrer dans la cité une révolution qu'on clame prochaine? Faut-il mettre toutes les énergies dans un parti de travailleurs qui pourrait prendre le pouvoir dans un avenir pas trop lointain? Faut-il au contraire refuser cette «démocratie bourgeoise» avec son scrutin trafiqué, son «rituel électoral» et ses partis interchangeables? On semble pencher pour une alliance avec la bourgeoisie quitte à se débarrasser de celle-ci lorsque l'indépendance sera chose faite. Un seul homme en place mérite quelque confiance: René Lévesque! Mais «Lévesque avec Brière et Grégoire, ou avec la gauche»? Autrement dit, «une république de patates» ou un état socialiste (M., p. 154)?

Ne retournons pas le fer dans la plaie...

*
* *

Les textes «politiques» de Maheu et Chamberland, avec leur véhémence, avec leur naïveté et leur logique décapante, avec leur charge émotive, proposent donc une analyse cohérente du dilemme québécois. Mais à eux seuls, ils ne rendent pas compte d'une autre approche importante de *Parti pris*; celle d'un J.-M. Piote

Paul Chamberland

UN PARTI PRIS ANTHROPOLOGIQUE



parti
pris

ou d'un Luc Racine, oeuvrant dans le sillage de la tradition marxiste. Cette dimension donnait à la revue une tension qui me semble s'accroître dans les derniers numéros. Bien sûr, Maheu et Chamberland citent Marx et Lénine, mais sur des points mineurs par rapport à la thèse principale: par exemple, lorsqu'ils condamnent le terrorisme par opposition à la guérilla.

Cette absence de visée marxiste est manifeste, comme l'a bien vu Robert Major³, dans la longue et importante étude de Chamberland consacrée à la poésie québécoise et intitulée «Fondation du territoire» (p. 241-278). Présentée comme notes «conjecturales», en l'absence d'un véritable «structuralisme en critique poétique», l'analyse de Chamberland trace les linéaments d'une thématique de l'origine, depuis la «fondation appropriative et exploratrice» jusqu'à l'«habitation», la «prise de possession géographique du territoire» (p. 247). A. Hébert, G. Hénault, R. Giguère, M. Beaulieu, J.-P. Fillion, P.-M. Lapointe et l'«ancêtre» Grandbois chantent donc la naissance du pays, tandis que des poètes de tendance «formaliste» ou «automatiste», comme Gauvreau, Péloquin et J.-P. Martino, sont «exclus du champ thématique de la fondation», au grand regret de Chamberland, qui souhaiterait les inclure dans une configuration thématique nouvelle.

Alors que la période *Parti pris* de Maheu se terminait sur le souhait d'un «appui tactique à la bourgeoisie», celle de Chamberland se clôt sur une thématique poétique. Est-ce là l'aboutissement inévitable de *littéraires* qui ont forcé leur nature pour écrire *politique*? La question n'a guère de sens. Voyons plutôt le bilan que chacun des deux établit dix ans après la publication de la revue. Les deux derniers textes de Maheu, parus dans *Perspectives* et *le Temps fou*, ne disent pas autre chose que la désillusion, le sentiment d'impuissance à changer la vie:

La terre-mère se meurt. Nos rêves d'indépendance et de liberté ont engendré un monstre. Les hommes débarrassés des rois et des dieux se retrouvent au goulag s'ils ne sont pas chanceux, et dans le cauchemar climatisé s'ils sont privilégiés. (p. 300)

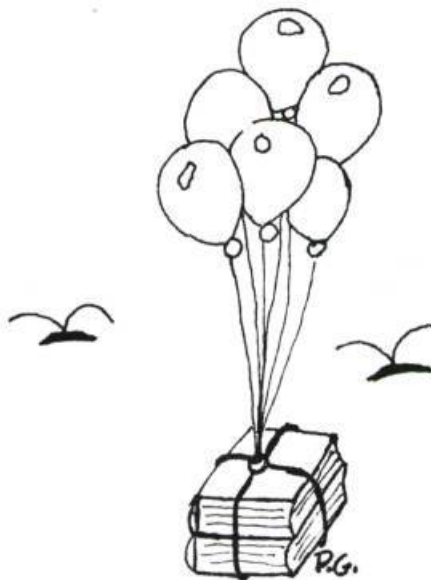
Les dernières pages de retour sur soi pourraient être d'un fils désabusé de Montaigne.

Chez Chamberland, même désillusion, même sentiment que le monde court vers une «catastrophe apocalyptique», qu'il se «massifie», à l'Ouest comme à l'Est. Pour contrer la voracité du Système, une seule issue: «la commune Utopie». Après le «refus contestataire» qui était «une sortie commandée par la santé» (p. 286), le «printemps psychédélique» (p. 297), il faut provoquer, par «l'impuissance militante», «la levée de nouveaux hommes et leur en marche», comme l'écrivait Rimbaud (p. 306). Pour cela, refuser toute «manipulation» par «les agents de hiérarchie de dominance» (p. 308), développer un nouveau consensus social fondé sur l'«adhésion à la vie», le rapport pulsionnel immédiat, «religieux», à autrui:

Nous sommes les Gnostiques, les Cathares, les Frères du Libre Esprit, les compagnons du «communiste» Thomas Münzer, les Libertaires, etc. (p. 282)

Oubliée la révolution québécoise au profit de l'Utopie, oubliés Marx, Sartre et Fanon, détrônés par l'intemporel Lao Tse et l'«en-marge» Rimbaud. Les lendemains ne chantent plus le Québec libre et socialiste ni l'avènement d'une société sans classes, mais un «au-delà du temps de la catastrophe comme l'aube d'un nouveau temps, d'une nouvelle terre, celle qui connaîtra le tendre et glorieux déferlement d'une humanité complètement transfigurée» (p. 325).

Mais que pèse un rêve de poète au regard des moyens technologiques et idéologiques dont dispose le système? □



1. Paul Chamberland, *Un parti pris anthropologique*, Montréal, Parti pris, 1983, 328 p.; Pierre Maheu, *Un parti pris révolutionnaire*, Montréal, Parti pris, 1983, 312 p. Chacun des deux ouvrages comprend une bibliographie et contient quelques illustrations. Celui de Maheu (décédé en 1979) comprend aussi un texte liminaire de Paul Chamberland et un *curriculum vitae* rédigé presque entièrement par Maheu lui-même.

Contrairement à la tradition des éditions *Parti pris*, ces deux livres importants sont bâclés: les fautes de typographie abondent, la composition n'est pas soignée et les bibliographies rachitiques ne facilitent guère la tâche du lecteur — d'autant plus que les textes ne sont pas toujours reproduits dans l'ordre original de publication.

On aurait aussi souhaité que l'éditeur précise dans quelle mesure et par qui les textes ont été révisés, émondés ou laissés de côté. Que certaines phrases liminaires et terminales aient été retranchées ou réécrites, que l'ordre chronologique de la publication originale ait été abandonné pour créer un nouvel ensemble thématique, on le comprend facilement. Mais on aimerait savoir pour quelles raisons certains textes ont été écartés: par exemple, l'importante analyse de P. Maheu parue dans le numéro de décembre 1964 consacré à *Montréal la ville des autres*. Est-ce P. Maheu, P. Chamberland ou les éditions *Parti pris* qui a décidé de ne pas reproduire cet article? De même, pourquoi, dans un recueil qui veut nous faire suivre les traces d'un cheminement, a-t-on retranché les phrases suivantes de P. Chamberland, pourtant significatives en regard de la position idéologique de la revue en 1965:

«la poésie! n'est vraie qu'en disant la conscience commune, plus précisément sa part obscure. Le poète n'est qu'un homme ordinaire: on n'a pas à distinguer son visage.»

Un jour, «la poésie sera faite par tous» (d'après Lautréamont-Éluard).

2. On ne dira jamais assez l'importance de Sartre pour les intellectuels québécois de la révolution tranquille. Aux dernières générations des collèges classiques, qui jetèrent par-dessus bord le cléricisme obtus de l'époque, la phénoménologie de Sartre apporta une philosophie et une morale de remplacement.
3. Robert Major, *Parti pris: idéologies et littérature*, Montréal, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, 345 p. Sur *Parti pris* voir aussi les ouvrages suivants: *La Barre du jour*, n°s 31-32, hiver 1972, 156 p.; Joseph Bonenfant, *Index de Parti pris 1963-1968*, Sherbrooke, CELEF, 1975, 116 p.; Lise Gauvin, *Parti pris littéraire*, Montréal, P.U.M., 1975, 220 p.; Malcolm Reid, *The Shouting Signpainters. A literary and political Account of Quebec revolutionary Nationalism*, Toronto, McClelland and Stewart, 1972, 315 p.